

# Contagion

Le doute n'était plus permis. Moi aussi. Je l'avais attrapé. Sans m'en apercevoir.

Les symptômes étaient là depuis quelque temps, discrets : j'avais mis cela sur le compte d'une simple fatigue. Je pressentais l'inéluctable, mais refusais l'évidence. Je faisais semblant. Surtout ne rien préciser. Hélas, cette fois-ci, pas d'erreur, je ne pouvais plus me voiler la face. Mais maintenant, je le voyais bien, j'étais irrémédiablement atteinte. C'était indiscutable.

Pourtant, j'aurais dû faire attention, les journaux en parlaient de plus en plus. D'abord à mots couverts, à peine quelques entrefilets. Puis il y a douze ou quinze jours, un politicien s'était ému publiquement : la révélation avait fait l'effet d'une bombe. Evidemment, on avait aussitôt étouffé l'affaire, et le ministre indélicat avait été muté dans un territoire lointain. Il ne fallait pas que cela se sache. Tout le système risquait de s'effondrer comme un château de cartes. D'un seul coup, à cause d'un incompréhensible virus. En fait, on ne savait pas ce qu'il se passait réellement.

Cela vous atteignait progressivement. Ou brutalement. Du jour au lendemain.

Une amie, que je voyais de loin en loin avait bien essayé de m'alerter, de m'expliquer, mais la chose me semblait si étrange, si incompréhensible, si absurde même que j'avais refusé de l'écouter. Comme je le regrettais maintenant. Quelle erreur ! J'aurais peut-être pu prendre la chose à la racine et éviter les manifestations les plus voyantes. Au lieu de cela, par manque de vigilance, moi aussi j'allais subir le fléau. Car ils l'avaient bien dit aux informations télévisuelles de la cinq-cent-unième chaîne de fiction-achat : c'était un fléau, un véritable.

Celui des temps modernes qui sonnerait le glas de notre civilisation.

Je restais donc là devant une devanture, foudroyée par la révélation. Je regardais les bols couleur vert pomme, les bougeoirs brillants, les vaches porte-serviettes, les sets de table en paille colorée, les tableaux kitschs. Rien. Pas l'ombre d'une réaction. C'était pourtant ma septième vitrine. Comme une automate, je fis encore quelques enjambées. Cette fois-ci, je serais fixée : un mannequin de plastique arborait un sourire figé et un ensemble tailleur chic absolument original, coupé dans une étoffe délicieusement noire. Rien à nouveau. Aucune envie d'acheter. Je restais pétrifiée devant cette disparition de pulsion dépensière aussi puissante qu'inexplicable. Néant. Pas l'ombre d'une convoitise. Je regardais une jupe... et je n'avais pas envie de l'acheter. Pas du tout : la vitrine entière regorgeait pourtant de vêtements affriolants et chamarrés. Elle me laissait totalement indifférente.

C'était extrêmement déroutant.

Prise d'un vertige, je décidais d'aller voir un peu plus loin, là où je me savais incapable de résister : mon magasin préféré, rempli de futilités. On y trouvait de tout, depuis le cochon en plastique qui vous défèque une crotte marron et molle du plus bel effet, jusqu'au pot de fleurs extravagant qui vous chante au choix la marseillaise ou God Save the Queen. D'habitude - je devrais dire avant - quand je rentrais dans ce temple divin de la consommation, j'étais prise d'une joyeuse frénésie, d'envies totalement irrépressibles : impossible de sortir des lieux sans acheter un objet absurde et décoratif. De m'endetter un peu plus. Je franchissais donc le seuil. Et là, clairement, je sus que le Mal avait définitivement étendu son emprise.

Je ne trouvais plus aucun intérêt à consommer.

Aucun.

Rien, mon porte-monnaie restait tranquille, muet au fond de mon sac, ne me sautant plus au visage pour une ouverture spontanée accompagnée de la perte de quelques monnaies. Mes dix-sept cartes de crédit ne bronchaient pas, paralysées.

Pas le moindre désir. Enfin ce n'était pas possible ! Je n'allais pas finir comme ça, par devenir l'un d'eux, les SimplesV, comme on les appelait avec mépris. Car quelqu'un avait mis un mot sur l'affection qui me rongait désormais : j'étais atteinte d'une forme grave de Simplicité Volontaire.

Voilà, j'avais lâché les mots. Ils résonnaient à mes oreilles avec un bruit de cascade. Simplicité Volontaire ! Simplicité Volontaire ! Et pourquoi pas Sobriété Heureuse pendant qu'on y était ? Il paraît que les personnes atteintes voulaient vivre simplement, ne plus travailler de longues heures pour gaspiller - disaient-ils - leur argent et leur peine en des besoins inutiles, dans du superficiel. Philosophe incompréhensible. Le superficiel n'était-il pas l'essence fondamentale de notre mode de vie ? Notre credo ? Notre but unique et ultime sur Terre ? Notre seule raison d'être ?

Je devais me rendre à la raison. C'était clair : acheter ne m'intéressait plus. Posséder ne me démangeait plus. Avoir ne me parlait plus. Etaler mes possessions ne me flattait plus. Posséder le dernier gadget à la mode ne m'excitait plus. Plus du tout.

J'étais d'une indifférence totale au fait de consommer.

Pourtant, avant, Dieu sait si je trouvais ça bon. On peut même dire que j'adorais ça, littéralement. Tous les

trois jours j'éprouvais alors le besoin incontrôlable de descendre en ville pour arpenter les trottoirs et pour m'engouffrer dans des boutiques toutes plus alléchantes les unes que les autres. Comme une droguée, il me fallait ma dose. Comblant mon vide intérieur.

C'est bien simple, grâce à moi, le PIB montait et la croissance se maintenait.

Nos dirigeants politiques, de droite comme de gauche, nous encourageaient tous les jours : il faut maintenir la Croissance, il faut maintenir la Croissance ! Consommer ! Consommer ! C'est bon pour le pays !

En fait, je crois que mes premiers symptômes étaient venus ce jour là, le jour où j'ai entendu un ex-secrétaire général du parti socialiste nous supplier de consommer « patriote ». Là, je dois le dire, j'avais été un peu choquée : c'était au lendemain du 11 septembre, l'Amérique venait de perdre près de trois milles personnes dans un attentat terrifiant. Le pays des maîtres du monde pleurait ses victimes, stupéfait qu'on puisse lui tenir quelques rancoeurs de sa politique agressive. Le monde était bouleversé par la tragédie. Comme chaque jour, trente-huit mille enfants mourraient aussi de faim dans l'indifférence la plus totale et lui, nous suppliait de consommer. Sans m'en rendre compte, j'en étais venue à me poser des questions. Quel est le rapport ? Pourquoi faut-il acheter et consommer, pour soutenir ma patrie ? En quoi cela nous protégerait-il des terroristes ? Et les terroristes, pourquoi existent-ils ? Est-ce nous qui les générons en fait ? Et les enfants ? Pourquoi un milliard d'entre eux n'accèdent-ils pas au minimum vital alors que nous pouvons nourrir douze milliards de personnes sur Terre et que je dépense mon argent tous les jours pour acheter du café, du chocolat et des bananes qu'ils produisent ?

Le virus SV - en fait nul ne savait la nature réelle du mal mais on l'avait nommé ainsi - m'avait certainement atteinte définitivement le jour où j'avais lu des rapports catastrophiques sur l'état de la planète. Quelques scientifiques courageux essayaient d'avertir la population dans un silence médiatique assourdissant. Ils prêchaient dans le désert : notre terre est de taille limitée et à force de la détruire, de consommer ses ressources sans attendre que celles-ci se renouvellent, nous courrons au désastre. Comme la grenouille qui reste dans sa marmite et s'habitue à l'eau chaude, nous commençons à cuire sans nous en apercevoir, criaient-ils. Ils prétendaient même - mais faut-ils les croire, ce ne sont que des savants après tout - que depuis les débuts de l'ère industrielle, la pollution et les gaz à effet de serre étaient en train de provoquer un réchauffement planétaire inédit dans toute l'histoire géologique, et que l'espèce humaine elle-même était en danger.

Baliverne que tout cela ! Les glaciers et les banquises fondaient bien au soleil à l'allure d'un train de voyageurs, mais c'était un pur hasard. Sans doute quelques manipulations des partis écologiques qui tentaient de nous faire croire que les stocks de poissons allaient se tarir, les particules radioactives de Tchernobyl s'emporter par les vents dominants et les espèces animales disparaître. Ils prétendaient que les OGM étaient mauvais pour la biodiversité et que les produits chimiques persistaient dans nos organismes. Sottises évidemment.

En attendant, je ne savais pas quoi faire, moi, plantée devant mes boutiques accueillantes. La vendeuse s'approcha de moi avec un joli sourire. Je la sentais crispée. Peut-être avait-elle perçu mon manque d'enthousiasme. Elle fit quelques pas dans ma direction et déjà je pouvais sentir son champ mental envahissant le mien, m'enrobant comme une proie, pour pousser ma main vers un vase rebondi, à peu près semblable aux soixante huit autres que je possédais déjà. Je percevais cette emprise avec stupéfaction. Quoi ! La maladie qui m'atteignait me rendait-elle hypersensible en plus ? C'était le bouquet ! Car, très nettement, je pouvais presque visualiser une masse grise qui venait à ma rencontre pour guider mes gestes et me conduire vers la caisse. Je fis un pas de côté, la vendeuse aussi. Encore un, plus rapide. Le sourire de la jeune femme, moulée dans un fourreau turquoise plein de paillettes, se figea d'un seul coup. Elle me regarda avec stupéfaction : apparemment j'avais pas le look des SimplesV. Puis je vis du dégoût sur son visage. De la peur aussi : comment allait-elle gagner son pain si les clients se désintéressaient de ses marchandises inutiles et fuyaient la Guilde des Marchands ? Je vis ses épaules s'affaisser, et là, je compris qu'elle savait déjà. Elle était aux premières loges pour s'en rendre compte : le fléau était vraiment en marche, de plus en plus de gens refusaient la société de consommation.

La mission civilisatrice du Dieu Dollar touchait à sa fin.

On allait être obligé de combler enfin les véritables besoins de l'humanité, sans les pousser à consommer à chaque instant pour d'artificiels besoins créés de toute pièces. La dictature publicitaire s'écroulerait, les écrans cathodiques deviendraient à moitié muets, il faudrait s'adapter à un nouveau monde.

Je sortais dans la rue, hébétée, bizarrement soulagée quelque part. Je venais de basculer dans un ailleurs, et je survivrais peut-être. Un couple d'amoureux me dévisagea : ils avaient compris. La fille avait une drôle d'allure, je suppose qu'elle portait des habits de récupération, ou bien qu'elle les avait fait elle-même. Elle me dit en souriant : « C'est bien, hein ? La liberté ! »

**Marie Martin-Pécheux** <http://www.bioeconomie.net>